

**Ropé, E et Tanguy, L. (dir.) (1994). *Savoirs et compétences : De l'usage de ces notions dans l'école et l'entreprise*. Paris: L'Harmattan.**

Émile Ollivier

Volume 21, numéro 3, 1995

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/031827ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/031827ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue des sciences de l'éducation

ISSN

0318-479X (imprimé)

1705-0065 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ollivier, É. (1995). Compte rendu de [Ropé, E et Tanguy, L. (dir.) (1994). *Savoirs et compétences : De l'usage de ces notions dans l'école et l'entreprise*. Paris: L'Harmattan.] *Revue des sciences de l'éducation*, 21(3), 627–628.  
<https://doi.org/10.7202/031827ar>

Ropé, F. et Tanguy, L. (dir.) (1994). *Savoirs et compétences: De l'usage de ces notions dans l'école et l'entreprise*. Paris: L'Harmattan.

Selon le *Dictionnaire encyclopédique de l'éducation et de la formation* (1994), la compétence serait la «caractéristique positive d'un individu témoignant de sa capacité à accomplir certaines tâches». Cette définition, quand on la regarde de près, apparaît polymorphe, polysémique carrément floue et pourtant, la notion de compétence a envahi ces deux dernières décennies le champ des pratiques sociales. Elle possède une cote particulièrement élevée non seulement auprès des praticiens mais aussi chez les spécialistes en sciences sociales. D'usage inflationniste, elle tend même à occuper une place centrale dans plusieurs domaines d'intervention et à se substituer à d'autres concepts qui prévalaient antérieurement, comme ceux de savoirs et connaissances dans la sphère éducative ou celui de qualification dans la sphère du travail.

S'agit-il d'un effet de mode? Tanguy (dont on se rappelle *L'introuvable relation Formation-emploi*, en 1986) et Ropé refusent de répondre par l'affirmative à cette question et proposent avec Caillot, Isambert-Jamati et Stroobants dans leur ouvrage collectif *Savoirs et compétence: De l'usage de ces notions dans l'école et l'entreprise* (L'Harmattan, 1994), d'attaquer la notion de compétence sous l'angle de ses usages sociaux et savants.

Cette perspective, selon eux, est plus féconde puisqu'elle permet de problématiser la notion de compétence en tant qu'un construit de la pratique sociale et savante. Des modes anciens subsistent-ils sous ce nouvel habillage? Ce concept présage-t-il de nouvelles configurations? Signale-t-il un changement réel dans les pratiques sociales ou serait-il l'indice d'un mouvement plus profond susceptible d'affecter l'ensemble du corps social? Toutes les contributions portent sur ce même questionnement. Il se dégage alors de l'ouvrage une unité et une cohérence d'autant plus consistantes que les auteurs, sociologues de profession, ont choisi de repérer le fonctionnement du terme compétence dans deux sphères relativement autonomes: l'éducation et le travail.

Dans la sphère de l'éducation, il s'est produit subrepticement, ces deux dernières décennies, une révolution dans l'acte d'enseigner: l'invasion d'un modèle de formation centré non plus sur les savoirs mais sur les compétences. Chez les adeptes, les savoirs n'ont pas bonne presse parce qu'ils font profiler dans la pédagogie l'hydre de l'élitisme et de la rigidité. La pédagogie des compétences est plus ouverte et plus adéquate dans ce contexte d'éducation de masse introduite par la démocratisation de l'école et l'exigence de justice sociale. Des illustrations sont fournies dans le domaine de la didactique du français, de l'orientation professionnelle ou encore dans l'enseignement scientifique.

Quoique les auteurs s'en défendent, c'est, pour notre bénéfice de lecteur, un véritable inventaire des applications de la compétence dans l'entreprise qu'ils nous livrent ici. Beaucoup de champs sont revisités: les politiques de l'emploi, le change-

ment organisationnel, la gestion du personnel, la division et la parcellisation des tâches... Les textes montrent très clairement que nous sommes en présence d'un «construit social» qui a pris naissance vers les années soixante et qui, depuis, n'a cessé de se propager dans la sphère du travail.

*Savoirs et compétences* dégage les conditions d'émergence et d'imposition d'une notion, souligne les contributions des chercheurs (cognitivistes, linguistes, psychologues, sociologues) à son élaboration et à sa mise en place et en dévoile les multiples applications dans le monde du travail et de l'éducation. Cet ouvrage permet aussi au lecteur de voir comment l'idéologie de la compétence s'est déployée comme un vaste mouvement qui, sur la base d'un coup de force théorique occultant les relations entre connaissance et action, permet d'évacuer les tensions porteuses de conflit entre l'école et l'entreprise. Cela certes ne va pas sans résistance ou sans susciter ici et là de fortes oppositions. À preuve, les enseignants manifestent des réticences, à l'égard de techniques qui leur paraissent traiter la pensée humaine comme on traite l'information dans les systèmes experts.

Toutefois, le lecteur, celui qui est aux prises avec des pratiques dominantes dans son champ d'intervention (pédagogie ou formation en entreprise), aimerait en savoir davantage sur la réticence manifestée par les auteurs envers les transferts d'habiletés ou sur les réserves faites quant à une possibilité de véritable «avancée sociale» dans la foulée d'une pratique axée par exemple sur les bilans de compétence. Leur examen sévère d'une notion dans la «construction des choses sociales» risque de faire déboucher sur une vision satanique d'actions éducatives qui par ailleurs permettent d'enregistrer quelques succès auprès d'élèves, d'étudiants et d'ouvriers en cheminement particulier d'apprentissage. Après tout, la notion de compétence même floue, polymorphe et polysémique comme elle se présente ne serait-elle pas une réponse convenable que le système scolaire et la sphère du travail auraient trouvée jusqu'à présent pour faire face à la musique des mutations?

Émile Ollivier  
Université de Montréal

\* \* \*